

1

LES CINÉASTES

Kristýna est assise par terre devant l'armoire où elle conserve les lettres, les photos, les bulletins scolaires, les articles de journaux, les invitations, les fleurs séchées et les rubans tricolores fanés; les souvenirs : proclamation de la République, première communion, bal de fin d'études, libération, mariage, naissance de son fils, enterrement de ses parents, mariage de son fils, naissance de sa petite-fille Milena, révolution de Velours, premières élections libres; ses expositions.

Elle passe en revue les lettres, les lit l'une après l'autre, en met certaines de côté pour les détruire plus tard. Elle se demande comment. Les brûler lui semble pitoyable et elle n'a pas de poêle à bois. Elle ne peut pas tout bêtement les jeter à la poubelle : elle ne supporte pas l'idée que le hasard les fasse remonter sur le dessus du conteneur, voire qu'elles atterrisent sur un trottoir sale et tombent sous les yeux du premier venu arrivant pour vider sa poubelle. Elle n'arrive pas non plus à les déchirer. Les noyer peut-être, comme on noie des chatons ou que se noient des amoureux au cœur brisé. Les lester d'une pierre, le papier s'imbibera, l'encre se

diluera, elle deviendra eau, une eau de rivière sale qui s'en ira à la mer. Elle s'aperçoit qu'elle conserve un reste de sentimentalité face à ses lettres. Voilà aussi pourquoi elle va les détruire. Et pour se montrer exactement comme elle le désire aux yeux de celui qui fouillera dans sa succession, à supposer que quelqu'un se donne la peine de le faire. Une femme qui a affranchi sa vie de tout superflu pour ne devenir qu'un œil, pur et transparent comme ses aquarelles.

Elle met aussi de côté plusieurs minces cahiers : les journaux de Berta. Sa petite-fille Milena aimerait bien les lire quand elle en aura le temps.

Elle n'a presque jamais le temps. La vieille femme la regarde le matin, elle voit les yeux cernés, l'insatisfaction, quelque chose la ronge, se dit-elle, voilà pourquoi elle passe ses nuits à courir. Elle voit en Milena le désarroi de sa propre jeunesse, ses aspirations, que le quotidien des années engloutira et rendra superflues. Elle observe sa petite-fille, fume la première de ses cinq cigarettes quotidiennes et réfléchit à l'art. Kristýna Hládková, 88 ans, réfléchit à l'art. Et à elle-même.

Elle est fatiguée. Elle fourre dans leurs boîtes les lettres non encore triées et les enferme à clé dans l'armoire.

Le soir il y a une tempête, à l'extérieur de Prague c'est paraît-il même un ouragan. Assise sur le divan face à la fenêtre, Kristýna regarde se balancer les corps minces des pins, des sapins argentés et les longues branches des bouleaux. La vue fait penser à un tableau, où les chevelures flottantes de ces arbres se transforment en tresses dénouées d'une nymphe à moitié dévêtue, décrivant sans cesse les mêmes arabesques. Elle ne supporte toujours pas l'art déco avec toute sa fausseté et

son impureté, même maintenant, quand le dégoût qu'il lui inspirait dans sa jeunesse pourrait s'affadir sous une strate de nostalgie due à la vieillesse. Elle continue à ne pas regretter les bustes et les fleurs de stuc dont elle a débarrassé au marteau les murs de son appartement. Son fils lui en avait voulu. Mais aurait-elle pu supporter ces décorations ? Elle, qui s'était jadis enflammée pour Kirsch, Marc, Nolde, Chagall qui avait été comme une révélation. Pour Le Corbusier et Brancusi. Élève du peintre K., dans l'atelier de qui elle avait rencontré Berta et à travers elle son autre grand amour, Paul Klee.

Berta, ma grande amie, mon inspiratrice pour la vie. C'est ainsi qu'elle le dira aux cinéastes venus d'Israël, imaginez, pour tourner un film sur Berta. Berta, leur dira-t-elle, savait insuffler la vie aux objets. Ça, c'est de l'art. Ressusciter ce qui est mort, nous faire remarquer ce devant quoi nous sommes jusqu'ici passés sans le voir. Un pan de beau rideau la ravissait comme un tableau. Moi, les rideaux m'ont toujours été plutôt indifférents. D'un autre côté, cette passion pour tout ce qui l'entourait la détournait du vrai travail ou de ce qui est généralement considéré comme tel. Elle n'a pas laissé beaucoup de tableaux. Elle agissait avec son entourage comme avec les intérieurs, elle voulait vivre dans la vérité, hors de tout cliché, des mensonges confortables et de l'auto-illusion. La pureté, la vérité, la liberté, c'était sans doute le slogan de toute sa génération.

D'ailleurs, même moi je ne laisserai derrière moi qu'une petite empreinte personnelle. Vous n'avez pas un grand talent, mais il est beau m'avait dit mon maître, le peintre K. C'était évidemment plus compliqué avec

Berta : elle, elle avait un grand talent. Chaque fois que Kristýna parle de Berta, elle est obligée de parler d'elle-même et vice versa. Pourtant, selon les paramètres habituels, Kristýna a réussi mieux que Berta. Après le changement de régime en 1989, elle avait connu plusieurs années d'intérêt public : des rétrospectives, des prix, des voyages à l'étranger. Des journalistes lui rendaient visite et posaient des questions sur le passé récent, ils s'étonnaient des brimades qu'elle avait dû subir, n'en croyaient pas leurs oreilles, et Kristýna se sentait comme dédoublée : où donc avait-elle passé ces quarante années ? Ne vivait-elle pas toujours dans le même appartement ? Et si elle se trouvait ici et non sur une planète absurde, où avaient donc vécu ces gens qui venaient maintenant l'interroger ? Au milieu des années quatre-vingt-dix, une monographie était sortie, puis l'intérêt s'était estompé aussi vite qu'il était apparu. Kristýna était retournée à sa solitude et avait continué à créer, elle pensait même que dans ces dernières années il lui avait été donné de voir avec plus d'acuité et plus en profondeur qu'auparavant. Elle expérimentait avec des graminées, l'écorce des arbres, la surface de l'eau, elle s'approchait à ce point de la nature que celle-ci se dissolvait sur le papier en simples signes, nuances et empreintes fugaces. Presque cinquante ans plus tard, elle en était arrivée au même point que Berta. Elle n'allait donc pas dépasser son amie. Selon les critères habituels, Berta Altmann, dont le nom ne figure dans aucune rétrospective ou étude historico-artistique et n'est connu que de quelques spécialistes du ghetto de Terezín, n'a pas été une grande artiste. Du point de vue personnel, elle a pourtant été immense. Berta morte apporte encore

aujourd'hui à Kristýna plus d'énergie que toutes les personnes vivantes de son entourage.

Kristýna observe les troncs ballottés des arbres et c'est comme si elle se trouvait à la montagne, dans un air frais et humide, saturé d'oxygène, une forêt qui rugit sur les versants comme une autoroute à quatre voies. Elle se représente très précisément cette sensation : c'est la nuit et quelqu'un, quelqu'un de jeune, piétine dans la neige, un sac à dos sur les épaules, et cherche à atteindre une destination chaude, accessible, qu'il oublie par moments. Il préférerait que le chemin ne s'arrête jamais, ouvert, nocturne, venté. Kristýna a appelé un de ses tableaux *Le Chemin ouvert*. Il représente un œuf lumineux, parcouru de veines, palpitant sous une vaste voûte céleste. Cette silhouette menue avec son sac à dos en toile sur les épaules, qui marche à grand peine dans la neige et s'arrête de temps en temps pour admirer les étoiles hivernales, c'est Berta. Elle lui manque. La douleur s'épuise, mais le vide, jamais.

Je me tiens derrière la fenêtre de mon appartement pragois, je regarde au-dehors : les rails en contre-bas et la petite guérite de la gare. Une toile fixée à mon chevalet. Je peins. Si on me voyait à l'école, on se moquerait de moi. Ils n'en croiraient pas leurs yeux. C'est que nous avons brûlé les chevaux! Jamais d'après nature – nous le refusions. Nous ne voulions pas mentir. Par la fenêtre! Je me tiens dans ma pièce à vivre et je peins ce que je vois. Je me fais rails, gare, reflet rosé sur le toit de la maison d'en face. Je voyage. Je cesse d'être cette femme déprimée, alourdie. Je me sens légère ainsi. Je ne veux pas regarder en dedans, mais au-dehors.

Kristýna n'a pas besoin de relire ses journaux. Elle les connaît presque par cœur. Berta écrivait en allemand, bien sûr, même si durant ces huit années elle avait appris à parler tchèque de manière tout à fait correcte. Elle disait avoir des ancêtres tchèques, comme tout Viennois.

Kristýna éteint la petite lampe et reste dans le noir. Au-delà de la fenêtre, la ville émet une clarté qui permet de distinguer la moindre branche, mais dans la chambre, l'obscurité dense efface les contours des meubles, et les tableaux ne sont plus que des taches sombres sur les murs. Au-dessus de la tête de Kristýna est suspendu un grand panorama de Hradčany qu'elle a peint à l'atelier du peintre K., depuis le balcon, sous sa direction. La rivière saille de la toile comme une langue enflée, étranglée à la racine par un pont Charles bancal au-dessus duquel s'élève la silhouette du château, nerveuse et frémissante, sans doute à l'approche déjà audible des armées allemandes. Sur le mur opposé, au-dessus du piano, se trouve le bouquet de bégonias de Berta : des fleurs couleur pastel avec un fin duvet traversé par l'éclat du soleil matinal, les tiges dans une eau transparente et le verre. Un des bouquets qu'elle a peints à la campagne, captant un moment de chaleur, de lumière et de paix. Kristýna s'endort tout habillée, avec le cendrier sur le tapis près du divan. Jadis, elle s'endormait ainsi devant ses toiles quand elle était en panne d'inspiration. Elle les regardait jusqu'à ce que les tableaux s'insinuent insensiblement dans son rêve. Juste après le réveil, elle trouvait des solutions, parfois surprenantes.
